



ZIZINETTE

ROUS sommes dans une petite ville de province, en pleines montagnes des Cévennes.

C'est une ancienne forteresse, bâtie au confluent de deux rivières. Constructions et rues tortueuses, accidentées, çà et là, de saillies en pierre, d'arcades lourdes enjambant de sinieux couloirs, de recoins sombres donnant sur des voûtes mystérieuses, de balcons faits d'un seule dalle, avec grillages en fer forgé vieux de plusieurs siècles. Une orgie de pierre et de fer.

Les maisons sont numérotées d'après une série unique pour toute la ville, et non par rue, comme cela se pratique d'ordinaire. Ce numérotage fut institué, pendant les guerres de religion, au temps où les rues ne portaient pas encore de noms, pour faciliter les recherches dans les maisons suspectes. Car nous sommes au vieux pays des dragonnades, des Camisards.

Tous les matins, les habitants sont réveillés aux sons stridents d'une trompette, embouchée par un gaillard aux puissants poumons. Tantôt, il annonce au public d'une voix de stentor, monotone et chantante, de belles anguilles fraîches, à vendre au marché ; tantôt, il invite les habitants à profiter du passage d'un marchand ambulant, dont la marchandise coûte peu et est de première qualité ; tantôt, c'est un cirque forain, dont il annonce la venue prochaine. Puis il s'éloigne pour s'arrêter à cent pas plus loin et recommencer son boniment.

C'est là une coutume qui existe encore dans la plupart des petites villes du midi. Ici, le crieur sonne une cloche avant de parler ; là, c'est le tambour qu'il bat ; ailleurs, il agite une crécelle. On se croirait transporté au moyen-âge, au temps des hommes du guet, criant l'heure du couvre-feu.

On voit encore de nombreux vestiges des anciennes fortifications, entre autres, une immense tour ronde, qui

sert actuellement de remise à l'âne du préposé à l'octroi. Le réduit central existe aussi avec des restes de ponts-levis, de meurtrières, de machicoulis sur tout le pourtour crénelé des murs d'enceinte.

Dans les vieux fossés à sec, de bruyants enfants s'ébattent joyeusement. Ce sont les bébés des bons gardarmes, qui habitent maintenant cet ancien repaire de soudards, de reîtres grossiers et sanguinaires, qui sont venus autrefois souiller l'histoire nationale, dans les malheureuses guerres de religion.

La maison, qui nous intéresse plus particulièrement en cette ville, est une immense habitation, que la légende dit avoir appartenu à la famille des de Lapérouse.

Les espaces n'ont pas été ménagés. La façade est sombre, dormant sur une étroite ruelle. La porte d'entrée, massive, s'ouvre au choc d'un énorme marteau et se ferme au moyen d'une barre de fer de forteresse. Les couloirs sont immenses, d'un aspect grandiose. Au centre du grand passage d'entrée, se trouve un vestibule de cent pieds de hauteur, éclairé par un ciel ouvert, que recouvre un vaste velum en temps de soleil. L'escalier, large, une dalle unique pour chaque marche, monte, en serpentant, protégé par une balustrade en fer forgé et fleuri à la main. Les chambres sont spacieuses, très hautes, avec des cheminées monumentales, de grandes croisées à petits carreaux antiques, des plafonds à caissons ornements de desseins en relief, de vieilles corniches à cimaises en chêne sculpté, des carrellements en briques rouges polies.

L'idéal de la vieille maison imposante, mais froide et sans confort, comme toutes les demeures de nos pères. Splendide résidence pour un rêveur, un isolé ou un désabusé.

Par une belle journée du printemps de 1880, dans un cabinet de travail, le papa, fonctionnaire de l'état, est assis

à une grande table et écrit. Son bébé, une fillette de cinq ans, s'amuse silencieusement, à ses côtés, à feuilleter des livres d'images. Son nom est Jeanne, mais on l'appelle ordinairement Zizi ou Zizinette, dans la douce intimité de la famille.

On n'entend rien que le grincement de la plume. C'est un silence d'église. Zizi est bien sage comme toujours. C'est là, la condition de sa présence chez papa. Papa ne veut pas être dérangé dans son travail et quand Jeanette est gentille, il l'admet chez lui.

Zizinette est une mignonne chérie, élevée dans un atmosphère d'isolement, avec ses père et mère et ses grands parents. Elle n'a jamais joué avec les enfants de son âge. Dans sa conversation, elle est l'écho fidèle de ce qu'elle entend autour d'elle, et sa causerie est raisonnable comme celle d'une grande personne.

Grand'mère lui apprend de petits compliments bien gentils, des fables, des contes, des chansons de nourrice, à saveur fanée ; grand'père, qui a été marin, lui raconte des histoires de la mer. Maman lui en eigne à se bien tenir à table, à être propre de sa personne, à être polie, douce et toujours souriante. Fi ! pleurer ? Zizi ne sait pas pleurer ; elle sourit ou rit toujours. Papa en fait le petit compagnon de ses loisirs.

Papa va se promener à la campagne avec sa mignonne. Un champ de blé est un prétexte à explications des diverses métamorphoses de la graine jusqu'à sa forme définitive : le pain, qui nourrit Zizi. Une vigne est aussi un exemple qui éclaire baby sur l'origine du breuvage de ses repas. Un four à charbon lui apprend la provenance du combustible, qui cuit ses aliments.

La chaux, la pierre, la brique, le chemin de fer, les arbres, les fleurs, les oiseaux, les bêtes, les insectes, les poissons, la rivière défilent tour à tour devant Zizinette et laissent dans son